

LC 163
ENS Paris Saclay (langue anglaise)
ENS de Lyon

SESSION 2022

BANQUE D'ÉPREUVES LITTÉRAIRES

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription (spécialité langues vivantes).

Philosophie	page 2
Version latine	page 3
Etude de texte français	page 4
Explication de documents historiques.....	page 6
Thème allemand	page 8
Thème anglais	page 9
Thème arabe	page 10
Thème chinois	page 11
Thème espagnol.....	page 12
Thème italien.....	page 13
Thème portugais	page 14
Thème russe	page 15

Tournez la page S.V.P.

PHILOSOPHIE

Durée : 6 heures

—

L'absence de principe.

VERSION LATINE

Durée : 3 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

Un captateur de testaments

Pline stigmatise un intrigant qui manœuvre pour être couché sur les testaments de riches Romains.

Verania Pisonis¹ grauter iacebat, huius dico Pisonis quem Galba adoptauit. Ad hanc Regulus uenit. Primum impudentiam² hominis, qui uenerit ad aegram, cuius marito inimicissimus, ipsi inuisissimus fuerat ! Esto, si uenit tantum ; at ille etiam proximus toro sedit, quo die, qua hora nata esset interrogauit. Vbi audiit, componit uultum, intendit oculos, mouet labra, agit digitos, computat : nihil. Vt diu miseram expectatione suspendit, « Habes, inquit, climactericum tempus, sed euades. Quod ut tibi magis liqueat, haruspice consulam quem sum frequenter expertus. » Nec mora, sacrificium facit, adfirmat exta cum siderum significatione congruere. Illa, ut in periculo credula, poscit codicillos, legatum Regulo scribit. Mox ingrauescit, clamat moriens hominem nequam, perfidum ac plus etiam quam perurum, qui sibi per salutem filii³ peierasset⁴. Facit hoc Regulus non minus scelerate quam frequenter, quod iram deorum, quos ipse cotidie fallit, in caput infelicis pueri detestatur.

Velleius Blaesus, ille locuples consularis, nouissima ualetudine conflictabatur ; cupiebat mutare testamentum. Regulus, qui speraret aliquid ex nouis tabulis, quia nuper captare eum coeperat, medicos hortari, rogare quoquo modo spiritum homini prorogarent. Postquam signatum est testamentum, mutat personam, uertit adlocutionem isdemque medicis : « Quousque miserum cruciatis ? Quid inuidetis bona morte, cui dare uitam non potestis ? »

PLINE LE JEUNE, *Lettres*, II, 20.

¹ Sous-entendre *coniux*.

² Accusatif d'exclamation.

³ *Per salutem filii* : comprendre « sur la tête de son fils ».

⁴ *peierasset* = *peierauisset*.

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

LE PUITTS DE NOTRE-DAME A DOUAI¹

Vieux puits emmantelé de mousse et de gazons,
Flot caché qui lavais le rang de nos maisons,
Centre d'égalité pour tout le voisinage,

Innocent cabaret du vieux et du jeune âge
5 Par le riche et le pauvre envahi chaque jours
Je te salue, ô toi qui te donnes toujours !

Dieu n'aura pas permis que l'on séchât ta source.
Et les enfants nouveaux y dirigent leur course,
Et les femmes encore y vont entretenir
10 Leurs bonheurs d'autrefois qui font mon souvenir.

Car au soleil couchant, du fond de leurs familles,
Glissaient au rendez-vous les plus petites filles,
Pareilles aux ramiers que l'on se plaît à voir
S'abattre et s'étaler au bord d'un abreuvoir,
15 Dans le gravier qui brille imbiber leur plumage
Et roucouler entre eux leur bonheur sans nuage.
De même, retenant les cris clairs et charmants,
On se reconnaissait par des chuchotements,
— (J'en étais !) — soulevant jusqu'au flot sédentaire
20 Tous nos fronts ravivés de moiteur salubre ;
Et là se ranimaient les agneaux languissants
Trop serrés tout le jour dans nos bras caressants.

Quel calme ! Quel espace ! Et quel mouvant silence !
Ne songeant plus si l'heure au clocher se balance,
25 Ni si, dans l'univers, d'autres enfants bénis
Sont rentrés au bercail et les ramiers aux nids.
Un liseur de légende ayant vu parmi l'ombre
Nos blonds essaims tourner alentour de l'eau sombre
En eût fait des ondins à demi réveillés,
30 Dansant la bouche close et les cheveux mouillés.

¹ Le titre fait référence à une église de la ville natale de l'écrivaine, église abandonnée durant la Révolution (Marceline Desbordes-Valmore est née en 1786).

Et quand vient me chercher le rêve aux longues ailes
Vers ces enfants... depuis changés en demoiselles,
Je descends haletante à ses chastes lueurs,
Mais plusieurs sont absents et leurs noms sous des fleurs.
35 Je ne retrouve plus Albertine² envolée,
Ni mes sœurs, toutes trois dans une autre vallée.
Je sais qu'elles sont bien, mais le rêve éperdu
Me ramène plus triste. Il ne m'a rien rendu.
Que dis-je ? Il m'a donné de replonger mon âme
40 Dans cette eau jaillissant aux pieds de Notre-Dame,
Et d'aller librement, humblement me rasseoir
Sur les bancs consacrés aux prières du soir.
Beau rêve ! Il m'a permis de reposer ma tête,
Non comme l'hôte heureux et comblé de la fête,
45 Mais comme le banni fatigué de gémir
Cherchant de l'ombre à part afin d'oser dormir.

ENVOYÉ À LA BIEN-AIMÉE
qui avait voulu voir le pays de sa mère³.

Toi, ne passe jamais à l'angle de la rue
50 Où notre église encor n'est pas toute apparue,
Sans t'arrêter au bruit qui filtre sous tes pas
Pour écouter un peu ce qu'il chante tout bas.
Il chante le passé, car il a vu nos pères ;
Il a la même voix que dans les temps prospères.
55 Livre tes longs cheveux au ruisselant miroir,
Et regarde longtemps ce que j'y voudrais voir :
Ton visage étoilé dans les cercles humides
Parsemant leurs clartés de sourires limpides,
Et les multipliant au fond du puits songeur
60 Pour y porter le jour comme ils font dans mon cœur !
Alors qu'il soit béni le salubre nuage
Ayant de tous les tiens miré l'errante image !
Monte sur la margelle et bois à ton plein gré
Son haleine qui manque à mon sang altéré.

Marceline DESBORDES-VALMORE, *Poésies inédites*, 1860.

² Amie d'enfance de l'écrivaine.

³ Il s'agit d'Ondine, la fille de l'écrivaine, elle-même poétesse.

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

Femmes d'artisans et de petits marchands à Paris d'après un témoin du XVIII^e siècle.

Elles travaillent de concert avec les hommes, et s'en trouvent bien ; car elles manient toujours un peu d'argent. C'est une parfaite égalité de fonctions ; le ménage en va mieux. La femme est l'âme d'une boutique ; celle d'un fourbisseur offre encore une femme qui vous présente et vous vend une épée, un fusil, une cuirasse. Les boutiques d'horlogers et d'orfèvres sont occupées
5 par des femmes. Enfin, elles vous pèsent depuis une livre de macarons jusqu'à une livre de poudre à canon.

Les femmes sont occupées dans les plus petites parties du commerce, concernant la bijouterie, la librairie et la quincaillerie ; elles achètent, transportent, échangent, vendent et revendent ; tous les comestibles passent par leurs mains ; ce sont elles qui vous vendent la volaille, le
10 poisson, le beurre, les fromages, et qui vous ouvrent les huîtres avec promptitude et dextérité. Les femmes tiennent encore de petits bureaux de distribution de sel, de tabac, de lettres, de papier timbré, de billets de loterie.

Ces femmes, qui ne sont pas dans l'inaction, ont plus d'empire dans leur ménage et sont plus heureuses que les femmes d'huissiers, de procureurs, de greffiers, de commis de bureaux etc.,
15 qui ne touchent point d'argent, et qui conséquemment n'en peuvent mettre à part pour satisfaire leurs fantaisies. L'épouse d'un marchand d'étoffes, d'un épicier détailleur, d'un mercier, a plus d'écus à sa disposition, pour les menus plaisirs, que l'épouse d'un notaire n'a de pièces de douze sous. Les femmes des gens de plume ne font rien, et leur poche est à sec ; elles n'obtiennent quelque chose que des libéralités volontaires de leurs maris, et tous les gens
20 de plume calculent. [...].

Rien de plus triste que les moitiés des gens de plume ; elles font la moue en comparaison de ces grosses réjouies qui dominant un comptoir, parlent à tout venant, remuent du matin au soir la monnaie ; celles-ci ont une gaieté franche, se divertissent le dimanche sans recourir à la générosité maritale ; elles se moquent des femmes de procureurs et même de notaires, qui,
25 voulant faire les femmes de demi-qualité, s'ennuient à mourir, et sont précisément entre la bonne compagnie qu'elles ne voient pas et la médiocre où l'on s'amuse pleinement.

N'avoir rien à faire est un tourment pour tous les êtres ; mais c'est un vice dans une femme ; et pour qu'elle ne soit pas malheureuse il faut qu'elle fasse son ménage ou un commerce, ou bien qu'elle s'agite dans le tourbillon du monde, au point d'être lasse de ses courses. Quand je vois
30 une femme bien ennuyée, je me dis : son mari est un homme de plume.

Les boutiques de Paris recèlent donc les femmes les plus gaies, les mieux portantes et le moins bégueules.

[...].

- Comme personne ne s'intéresse plus que moi au bonheur de ces femmes laborieuses, je crois
35 qu'il faudrait leur rendre tous les métiers qui leur appartiennent. N'est-il pas ridicule de voir
des coiffeurs de femmes, des hommes qui tirent l'aiguille, manient la navette, qui sont
marchands de linge et de modes, et qui usurpent la vie sédentaire des femmes, tandis que
celles-ci, dépossédées des arts qu'elles pourraient exercer, faute de pouvoir soutenir leur vie,
sont obligées de se livrer à des travaux pénibles, ou de s'abandonner à la prostitution ?
40 Oui, j'en rougis pour l'espèce humaine, lorsque je vois de toutes parts qu'au mépris du nom
d'homme des êtres forts et robustes envahissent lâchement des états que la nature a
particulièrement destinés aux personnes du sexe. Tous ceux qui ont part à l'administration
devraient réprimer de concert des abus honteux, avec lesquels on se familiarise, et défendre
avec plus de soin le domaine que la nature a assigné aux femmes.

Louis-Sébastien Mercier, *Le Tableau de Paris (1781-1788)*,
Choix de textes, Paris, FM/La Découverte, 1979, p. 134-136 (extraits).

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Dorénavant, chaque fois qu'il y songeait, il emmenait l'enfant avec lui, à l'atelier. Il l'installait sur une chaise basse. Elle y restait immobile, très sage pour une si petite fille. Ce qui valait mieux, sans doute : quand elle marchait elle tombait, disaient les servantes, et elle se cognait partout ; sa peau fine semblait parfois aussi bleue que le cadavre de son frère. Mais à l'atelier, assise sur son banc, elle ne bougeait pas, tout occupée à jouer avec ses doigts ou à tirer des fils de sa robe. Jamais elle ne pleurait. Elle ne parlait pas davantage. Sauf quand elle entendait au loin la musique aigrette du clavecin : alors, elle levait la main, comme pour imposer silence aux apprentis de son père, et disait gravement : « Colas ! »

C'était, en effet, Jean-Nicolas qui étudiait avec sa mère. Un excellent prétexte pour rester dans ses jupes ! Le fripon ! Mais Baptiste, au début, ne s'était pas opposé à cet apprentissage : les notes, les couleurs, les mots, autant de moyens pour un homme d'enchanter ses semblables. Jean-Nicolas était, de toute éternité, destiné à la peinture — il serait « V*** Fils » quand Baptiste vieillissant deviendrait « V*** Père », « V*** le jeune » quand Baptiste serait enfin « V*** l'aîné ». Cependant, comme il est moins facile à un enfant de former un trait que de former un son (on voit, par cette idée saugrenue, que V*** ramenait la musique à un art simple et tout d'exécution), comme il est moins facile, pensait-il, de tenir un crayon que de taper sur un clavier, attendons que ce garçon grandisse ! « D'ici là, j'aime autant qu'il s'amuse avec un clavecin qu'avec un cheval de bois ! N'ai-je pas raison ?

— Oui », disait Louis Prades qui contrariait rarement son patron.

Ainsi Jean-Nicolas, avec le consentement tacite d'un père qui « n'y connaissait rien », devenait-il, peu à peu, musicien...

Françoise CHANDERNAGOR, *Couleur du temps*, 2004.

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

L'ascension, c'est mettre un pied devant l'autre et recommencer, trouver les passages les moins fatigants quand ça se corse, s'économiser, s'aider des mains ou du piolet, vaincre chaque obstacle à son tour, comme des milliers de petits sommets, continuer. Ce fut une fois en haut, avant de passer de l'autre côté, de contourner la ligne de faille par les rochers, lors du troisième jour dans la montagne, qu'Anders se retourna vraiment. Regarda en arrière le chemin qu'il faudrait redescendre. Ce fut seulement à ce moment, après avoir relevé les instruments et fait ce qu'il devait, ou ce qu'il pouvait faire, qu'il s'arrêta. Qu'il contempla, impuissant et serein, l'embrassant tout entière des yeux, l'étendue du désastre. Stupéfait. Il demeura de longues minutes à observer les failles, les lézardes et les lignes compliquées qu'elles dessinaient dans la glace blanche, concentriques et sinueuses, telle une toile d'araignée folle, il les détailla comme un dessin abstrait, une géométrie impossible, contre nature, sans rien en penser.

Il sut aussi que c'était sans doute une bêtise d'être venu là.

Devant la mer de glace à ses pieds, en proie à la tempête, dans le soleil déjà couchant de l'Arctique et ses saisons de crépuscule, Anders eut un mauvais pressentiment. La lumière rasante jetait des flammes sur la moindre arête et lançait des ombres à l'assaut des gouffres. Elle était si vive, la lumière, et plongeait si vite vers l'horizon, qu'on eût dit que le glacier, en proie à une vie grouillante et silencieuse, comme une charogne, s'animait et soulevait sa vieille croûte, son enveloppe énorme et fragile, au gré d'un souffle ou d'une houle venue des profondeurs.

Ce n'était que la caresse mélancolique d'un des derniers soleils de l'année, mais il donnait à ce spectacle l'image de l'imminence du désastre. Un sentiment de fin du monde.

Des nuages sombres s'accumulent à l'est, plus avant dans les terres, où les montagnes serpentent tel un dragon qui sommeille. Là, jusqu'à l'horizon, les crêtes de pierre noire vacillent dans la fumée légère des neiges qui les bordent, balayées par des vents glacés. On dirait que tout se réveille, ce soir. C'est ce qu'Anders se dit, et c'est l'impression que ça fait. Dans la vallée, du côté du couchant, la ville, à l'embouchure du fjord, est déjà illuminée. On distingue le petit cimetière sur la pente où des centaines de bougies sont allumées sur les tombes, dans leurs lanternes miniatures. Comme cela paraît loin.

Thomas REVERDY, *Climax*, 2021.

THÈME ARABE

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Charles avait entrevu dans le mariage l'avènement d'une condition meilleure, imaginant qu'il serait plus libre et pourrait disposer de sa personne et de son argent. Mais sa femme fut le maître ; [...] Elle décachetait ses lettres, épiait ses démarches, et l'écoutait, à travers la cloison, donner ses consultations, dans son cabinet, quand il y avait des femmes.

Il lui fallait son chocolat tous les matins, des égards à n'en plus finir. Elle se plaignait sans cesse de ses nerfs, de sa poitrine, de ses humeurs. Le bruit des pas lui faisait mal ; on s'en allait, la solitude lui devenait odieuse ; revenait-on près d'elle, c'était pour la voir mourir, sans doute. Le soir, quand Charles rentrait, elle sortait de dessous ses draps ses longs bras maigres, les lui passait autour du cou, et, l'ayant fait asseoir au bord du lit, se mettait à lui parler de ses chagrins : il l'oubliait, il en aimait une autre ! On lui avait bien dit qu'elle serait malheureuse ; et elle finissait en lui demandant quelque sirop pour sa santé et un peu plus d'amour.

Gustave FLAUBERT, *Madame Bovary*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 11.

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

La question de l'espace dans la joie et le destin du mot « dilatation »

Dès que la joie se lève, tout s'élargit. Notre respiration se fait plus ample, notre corps, l'instant d'avant replié sur lui-même, n'occupant que sa place ou son coin, tout à coup se redresse et vibre de mobilité, nous voudrions sauter, bondir, courir, danser, car nous sommes plus vifs dans un plus vaste espace, et le défilé resserré de notre gorge devient le gué du cri, du chant ou du rire déployé. Rire ou pleurer, rire en pleurant, pleurer en riant, qu'importe !, c'est la réponse au même excès de ce qui vient. Notre visage s'ouvre et notre regard s'éclaire. Qu'est-ce qui vient ? L'à venir. Mais il n'est pas seulement projeté, calculé, anticipé, imaginé, il surgit ici et maintenant, et c'est parce que cet *ici* et ce *maintenant* ne sauraient être ponctuels que tout s'élargit.

(...) Dans la joie, là vient ici, là est ici, et pourtant n'y vient pas jusqu'à s'y épuiser, jusqu'à y être tout entier, et c'est pourquoi il faut croître et partir. Non pas partir pour fuir l'ici, mais pour tenir la promesse que le là, ici, a fait s'ouvrir. La joie ne forme pas un état, mais un acte et un mouvement, une inchoation vive. Cet acte est l'acte commun de l'homme et du monde, il ne peut être rabattu et mis en boîte dans la psychologie ni dans une pensée du « sujet ».

Jean-Louis CHRETIEN, *La joie spacieuse*, Essais sur la dilatation, 2007.

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Un nom providentiel, Madame... Le comte de Ravila de Ravilès, qui, par parenthèse, avait toujours obéi à la consigne de ce nom impérieux, était bien l'incarnation de tous les séducteurs dont il est parlé dans les romans et dans l'histoire, et la marquise Guy de Ruy, — une vieille mécontente, aux yeux bleus, froids et affilés, mais moins froids que son cœur et moins affilés que son esprit, — convenait elle-même que, dans ce temps, où la question des femmes perd chaque jour de son importance, s'il y avait quelqu'un qui pût rappeler Don Juan, à coup sûr ce devait être lui ! Malheureusement, c'était Don Juan au cinquième acte. [...] Comme d'Orsay, ce dandy taillé dans le bronze de Michel-Ange, qui fut beau jusqu'à sa dernière heure, Ravila avait eu cette beauté particulière à la race Juan, — à cette mystérieuse race qui ne procède pas de père en fils, comme les autres, mais qui apparaît çà et là, à de certaines distances, dans les familles de l'humanité.

C'était la vraie beauté, — la beauté insolente, joyeuse, impériale, *juanesque* enfin ; le mot dit tout et dispense de la description ; et — avait-il fait un pacte avec le diable ? — il l'avait toujours... Seulement, Dieu retrouvait son compte ; les griffes de tigre de la vie commençaient à lui rayer ce front divin, couronné des roses de tant de lèvres, et sur ses larges tempes impies apparaissaient les premiers cheveux blancs qui annoncent l'invasion prochaine des Barbares et la fin de l'Empire... Il les portait, du reste, avec l'impassibilité de l'orgueil surexcité par la puissance ; mais les femmes qui l'avaient aimé les regardaient parfois avec mélancolie. Qui sait ? elles regardaient peut-être l'heure qu'il était pour elles à ce front ? Hélas, pour elles comme pour lui, c'était l'heure du terrible souper avec le froid Commandeur de marbre blanc, après lequel il n'y a plus que l'enfer, — l'enfer de la vieillesse, en attendant l'autre ! Et voilà pourquoi peut-être, avant de partager avec lui ce souper amer et suprême, elles pensèrent à lui offrir le leur et qu'elles en firent un chef-d'œuvre.

BARBEY D'AUREVILLY, Jules-Amédée, *Les Diaboliques*,
in Œuvres de J. Barbey d'Aurevilly, Paris, 1882, p. 100-101.

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Sur le quai de la gare de La Varenne, les Grangier nous attendaient. M. et Mme Grangier devaient être du même âge, approchant de la cinquantaine. Mais Mme Grangier paraissait l'aînée de son mari ; son inélégance, sa taille courte, firent qu'elle me déplut au premier coup d'œil.

Au cours de cette promenade, je devais remarquer qu'elle fronçait souvent les sourcils, ce qui couvrait son front de rides auxquelles il fallait une minute pour disparaître. Afin qu'elle eût tous les motifs de me déplaire, sans que je me reprochasse d'être injuste, je souhaitais qu'elle employât des façons de parler assez communes. Sur ce point, elle me déçut.

Le père, lui, avait l'air d'un brave homme, ancien sous-officier, adoré de ses soldats. Mais où était Marthe ? Je tremblais à la perspective d'une promenade sans autre compagnie que celle de ses parents. Elle devait venir par le prochain train, « dans un quart d'heure, expliqua Mme Grangier, n'ayant pu être prête à temps. Son frère arriverait avec elle ».

Quand le train entra en gare, Marthe était debout sur le marchepied du wagon. « Attends bien que le train s'arrête », lui cria sa mère... Cette imprudente me charma.

Sa robe, son chapeau, très simples, prouvaient son peu d'estime pour l'opinion des inconnus. Elle donnait la main à un petit garçon qui paraissait avoir onze ans. C'était son frère, enfant pâle, aux cheveux d'albinos¹, et dont tous les gestes trahissaient la maladie.

Sur la route, Marthe et moi marchions en tête. Mon père marchait derrière, entre les Grangier.

Mes frères, eux, bâillaient, avec ce nouveau petit camarade chétif, à qui l'on défendait de courir.

Comme je complimentais Marthe sur ses aquarelles, elle me répondit modestement que c'étaient des études. Elle n'y attachait aucune importance. Elle me montrerait mieux, des fleurs « stylisées ». Je jugeai bon, pour la première fois, de ne pas lui dire que je trouvais ces sortes de fleurs ridicules.

Raymond RADIGUET, *Le diable au corps*, 1923.

¹ Albinos : la maladie se nomme en italien aussi *albinismo* ; le substantif (ainsi que l'adjectif) qui lui correspond est *albino*.

THÈME PORTUGAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Dans le salon de l'appartement était allongé sur le tapis le corps de Ludo F., le personnage le plus trouble de cette bande de « noctambules ». Elle l'avait tué « par accident », me disait-elle, en manipulant un revolver qu'elle avait « trouvé sur l'un des rayonnages de la bibliothèque ». Elle me tendait cette arme qu'elle avait remise dans son étui de daim. Mais pourquoi était-elle, cette nuit-là, seule avec Ludo F. dans l'appartement ? Elle m'expliquerait tout « dès que nous serions loin d'ici, à l'air libre ».

Sans allumer la minuterie, je l'ai prise par le bras et je l'ai aidée à descendre l'escalier dans l'obscurité plutôt que d'utiliser l'ascenseur. Au rez-de-chaussée, de la lumière derrière la porte vitrée du concierge. Je l'ai entraînée vers la porte cochère et, au moment où nous passions devant la loge, en est sorti un homme brun, de petite taille et coiffé en brosse. Il nous observait dans la pénombre tandis que j'essayais d'ouvrir à tâtons la porte cochère. Celle-ci était bloquée. Au bout d'un instant – et cet instant me semblait interminable –, j'ai repéré sur le mur le bouton qui commandait l'ouverture de la porte. J'ai entendu le déclic et j'ai ouvert. J'effectuais tous mes gestes au ralenti pour leur donner le plus de précision possible, et je ne quittais pas du regard le petit homme coiffé en brosse comme si j'avais voulu le défier et lui permettre de bien retenir les traits de mon visage. Elle s'impatientait et je l'ai laissée sortir devant moi, puis, avant de la suivre, je suis resté quelques secondes immobile dans l'embrasement de la porte, les yeux fixés sur le concierge. J'attendais qu'il se dirige vers moi, mais lui aussi se tenait immobile à m'observer. Le temps s'était arrêté. Elle m'avait devancé d'une dizaine de mètres et je ne savais plus si je pourrais la rattraper, tant mon pas était lent, de plus en plus lent, avec cette sensation de flotter et de décomposer le moindre de mes mouvements.

Patrick MODIANO, *Souvenirs dormants*, 2017.

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Elle s'en alla. L'homme se retourna vers Sara, lui sourit, (...) puis il s'assit par terre contre le mur. Sara s'excusa et pénétra dans la villa. Là il faisait aussi chaud que dans la journée. Elle entra doucement dans la chambre de l'enfant. La bonne, encore une fois, avait oublié d'ouvrir la fenêtre. Elle l'ouvrit toute grande et elle revint près de l'enfant et le considéra dans la pénombre. Il dormait bien, mais il avait très chaud. Elle replia le drap dans lequel il s'était entortillé¹ et elle lui essuya le front. Puis elle le regarda encore, tout en pensant à l'homme qui l'attendait sur la véranda. L'enfant respirait aussi légèrement qu'une fleur, et son front moite et frais était de fleur. Elle se dit comme chaque soir — mais ce soir-là sans amertume et raisonnablement — que c'était la dernière fois du monde qu'elle venait dans un tel endroit, un endroit si mauvais pour les enfants. L'enfant, lorsqu'elle l'embrassa, se retourna brusquement vers le mur en grognant. Elle attendit une seconde. Puis il s'immobilisa là où il s'était retourné et sa respiration, de nouveau, s'éleva dans la nuit, rassurante comme le souffle d'un dieu. Elle sortit, revint vers la cuisine, prit une bouteille de chianti et deux verres. Puis elle retourna sur la véranda.

— Je suis allée voir le petit, dit-elle. Elle oublie tous les jours d'ouvrir la fenêtre, tous les jours.

— C'est curieux, dit l'homme, quand je suis arrivé je ne vous ai pas du tout remarquée.

Sara versa du vin dans les deux verres, posa la bouteille de chianti sur le rebord de la fenêtre et s'assit près de lui.

— J'en ai quand même assez, dit-elle, de cette bonne, je peux passer sur tout, mais pas sur cette histoire de fenêtre.

— Ce que j'ai remarqué, dit l'homme, c'est votre amour pour votre enfant, j'en ai même été agacé.

— Tout le monde, dit Sara.

— Et puis ensuite les extraordinaires rapports que vous avez avec cette bonne.

— Il faut que j'en trouve une autre, dit Sara.

— Mais vous, non, je ne vous ai pas remarquée.

Marguerite DURAS, *Les petits chevaux de Tarquinia*.

¹ S'entortiller : Запутаться

